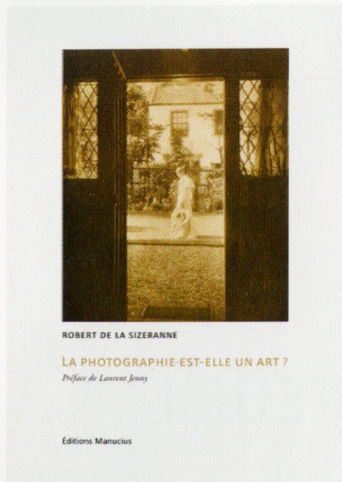


Maryline Desbiolles
Paysage au hangar.
Conversation avec Bernard Pagès
Sabine Wespieser, 168 p., 20 euros

Une écrivaine. Un sculpteur. Celle-là pose des questions à celui-ci, qui lui répond. Chacun avec ses mots, avec sa langue. Celle de Maryline Desbiolles est connue – douce comme le lait, vive, pas de côté et enjambées, capable de dire le ténu et le grand dans le ténu, apte à dire le soleil, l'aisselle que forme la baie de Nice, la seiche, les ovalistes de Lyon, la marche des beurs, les draps du peintre Jean-Pierre Pincemin, le génie du lieu. Ceux de Bernard Pagès sont plus confidentiels, car plus rares. L'artiste n'est pas un taiseux, non. La fable du paysan lotois à la bouche cousue aurait été trop simple. L'homme parle, et bien. Et il parle comme il écrit, et non l'inverse – avec faste, avec drôlerie, avec des tours de langue merveilleux, quand « ça devine la pluie » et qu'une sculpture « est très écrite, très dessinée ». Est-ce parce que l'écrivaine vit avec le sculpteur que la maïeutique est ainsi fluide, que tout s'enchâsse comme dans les sculptures de Pagès, avec force et évidence, avec force évidence ? Sans doute, mais pas seulement. L'artiste déploie sa carrière, délie sa vie, évoque son enfance, sa haine de l'école, les copains, les éclats, les galeristes, les bidouillages, les arrangements, la rocaille, les tournesols que l'on brandit en courant pour imiter les phares des voitures, les petits boulots, ses œuvres si ancrées et si vives, le goût du labeur, du harcèlement, ce métier d'artiste qui est un métier de vivre, comme dirait Cesare Pavese, la volupté des matériaux, les lendemains qui chanteront, sans complaisance, sans lyrisme, sans forfanterie. On savait Bernard Pagès sculpteur voluptueux, on le découvre écrivain, peuplé de phrases splendides, nues, attachées au parti pris des choses. On découvre Maryline Desbiolles statuaire : ses mots dégagent du marbre Pagès la forme pure. Faisons simple : c'est un livre d'amour. *Aussi.*

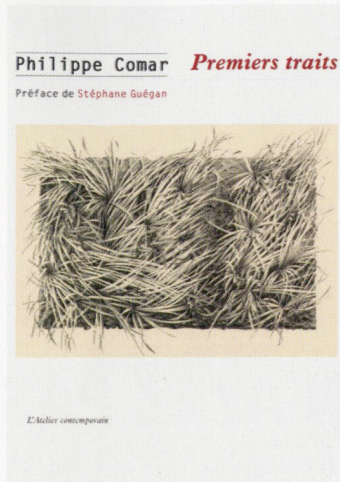
Colin Lemoine



Robert de la Sizeranne
La Photographie est-elle un art ?
Manucius, 120 p., 23 euros

Il fut un temps où la photographie faisait débat. Publié en 1899, l'opuscule du critique d'art Robert de la Sizeranne s'inscrit dans le contexte polémique du pictorialisme, ce courant international d'amateurs qui, au tournant des 19^e et 20^e siècles, entendaient inscrire la photographie au sein des Beaux-Arts. Émanant des artistes mais aussi de photographes professionnels, les résistances étaient nombreuses. La Sizeranne s'emploie à les déjouer. Son essai, dont le titre interrogatif est purement rhétorique, est un modèle d'argumentation. S'il reprend les attaques de ses opposants – une pratique mécanique et chimique –, c'est pour les retourner comme des gants ; s'il concède des « défauts » à la photographie, c'est pour souligner que c'est l'usage qui en a été fait – le net, la profusion des détails, l'instantanéité... – qui l'a éloigné de l'art ; s'il reconnaît que corriger ces défauts ne suffit pas à faire du médium un art, c'est pour affirmer que l'« intervention de l'artiste » le permet : du choix du motif au tirage de l'épreuve selon des procédés qui rapprochent la photographie des arts du dessin, le pictorialiste est à même d'insuffler à son « tableau » un sentiment qui l'arrache à la technique et à la « reproduction ». Pour La Sizeranne, la « renaissance » de la photographie est, en effet, une « réaction idéaliste ». Le pictorialisme a sans doute souffert d'avoir voulu trouver hors de la photographie les moyens de sa reconnaissance artistique. Étonnamment, il n'a pas bénéficié du regain d'intérêt actuel pour la photographie expérimentale et matiériste. Si la notion de néo-pictorialisme a pu qualifier dans les années 1980-90 les travaux d'un Paolo Gioli, elle n'a pas réapparu depuis. Formons le vœu que cette réédition, préfacée par Laurent Jenny, fasse plus que raviver notre curiosité.

Étienne Hatt



Philippe Comar
Premiers traits
L'Atelier contemporain, 112 p., 20 euros

Philippe Comar réveille l'enfant qui sommeille dans ses crayons de graphite, dans ses pinceaux d'encre de Chine, dans ses fusains et ses sanguines. Avec force, mémoire et poésie, l'artiste devenu virtuose, rejoint dans *Premiers traits* ses balbutiements de dessin quand il faisait littéralement corps avec les matières. Lorsqu'il dessinait la main dans le sable, sur la poussière des meubles, dans le reste de farine de la paillassse de la cuisine ; lorsqu'il dessinait en piétinant la neige, en faisant des arabesques de miel sur sa tartine de beurre ou en réalisant des compositions à jets d'urine sur la plage... « Mémoires d'un dessinateur ? Je sais que les autobiographies fidèles sont impossibles. [...] La mémoire ne garde rien, elle transforme. Ce n'est pas son défaut, c'est son mode opératoire », écrit-il dans son ouvrage qui commence par soixante pages d'un texte écrit sur la crête de la ligne du temps et qui se poursuit par quarante pages de dessins, très différents les uns des autres, venant corroborez que le dessin est son outil privilégié pour saisir le monde. Pyrites, isolateurs électriques en faïence, herbes en bataille, oreille gauche d'un éléphant, architecture... « C'est le dessinateur qui rend le sujet prestigieux. » Il n'y a pas d'a priori. « Les formes n'acquièrent cette intensité figurative que parce qu'elles ont été pour ainsi dire surexposées par l'artiste, qui les a longtemps scrutées. » La sincérité et la subtilité du texte de Philippe Comar donnent à voir et à entendre les racines performatives du dessin. Quand dessiner, c'est ressentir... Décrivant la rapidité et la nervosité avec laquelle il dessinait les poils du sexe féminin, il évoque le gribouillis tourbillonnant figurant la crainte, l'obscurité : « Le dessin n'imitait pas la chose, il traduisait mon ressenti. » C'est là la force du dessin d'enfant : il ne représente pas la vie, il est la vie même.

Anabelle Gugnion



Frantz Duchazeau
Les Derniers Jours de
Robert Johnson
Sarbacane, 240 p., 29,90 euros

Frantz Duchazeau, c'est l'aristocratie de la BD. Robert Johnson, l'aristocratie du blues. Le dessin en noir et blanc est subtil, élégantissime, tracé au pinceau et rehaussé à ce qui semble être de la pierre noire par un Duchazeau qui ne cède jamais à la colorisation souvent déplorable, ayant pour effet de massacrer les planches originales. Surtout quand cette mise en couleur n'est pas assurée (et assumée) par l'auteur lui-même. Chaque page est remarquablement composée et l'ensemble peut s'apparenter à un long-métrage que Scorsese aurait pu tourner. À ce propos, en 2003, le cinéaste a publié le CD *Martin Scorsese Presents the Blues: Robert Johnson* compilant 14 enregistrements du musicien, dont les deux titres les plus connus, *Love in Vain* et *Sweet Home Chicago*. Le récit de la mort de Robert Johnson (qu'on ne racontera pas ici, hé, hé) est tout en *flashback* – donc une véritable biographie du musicien passé à deux doigts de la reconnaissance. En effet, deux Blancs sillonnent en voiture le *Deep South* à la recherche d'un certain Robert Johnson que le producteur new-yorkais John Hammond veut inviter à jouer au Carnegie Hall – on n'en dira pas plus sur l'aboutissement de cette quête du Graal musical, hé, hé. Inutile de préciser que la vie de Johnson est digne d'un blues des plus déprimants. Taloches quotidiennes d'un beau-paternel, désastre conjugal (mais pas comme on pourrait le penser – on ne dira toujours rien), alcool, « chasse aux nègres » comme il dit, pendaisons (*Strange Fruit*), bastons... Bref, un *road movie*, *groovy* mais très noir. Tout ce bastringue est servi par une somptueuse édition hautement collectionnable. Du même auteur, toujours musical : *le Rêve de Meteor Slim* (on y croise Johnson), *Lomax* (les deux compilateurs du blues), ou encore *Blackface Banjo* (sur les *Minstrel*).

Philippe Ducat